

X. Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas... Imre Kertész

Jean Marie ANDRE

« Assombrissez les accents des violons alors vous montez en fumée dans les airs... alors vous avez une tombe dans les nuages on n'y est pas à l'étroit »

Celan. Fugue de mort

« Non ! - dis-je immédiatement, tout de suite, sans hésiter, pour ainsi dire instinctivement, car il est désormais naturel que nos instincts agissent contre nos instincts, que pour ainsi dire nos contre-instincts agissent à la place de nos instincts, et même les supplantent- je fais de l'esprit, si toutefois on peut considérer cela comme un trait d'esprit, en d'autres termes, si on peut considérer que la vérité pitoyable et nue est un trait d'esprit- dis-je donc au philosophe qui venait vers moi, après que nous fûmes, lui et moi, arrêtés net dans cette forêt, mourante, rongée par la maladie, peut-être la tuberculose, et qu'on croirait entendre haleter, cette hêtraie, ou comment la nommer : j'avoue mon ignorance totale en matière d'arbres, je reconnais tout juste les sapins, à cause de leurs aiguilles, et puis les platanes, parce que je les aime et malgré mes contre-instincts, je sais encore reconnaître ce que j'aime, bien que ce soit sans cette violence qui me frappe en pleine poitrine, me noue l'estomac, me fait bondir et me galvanise, avec laquelle je reconnais ce que je hais. Je ne sais pas pourquoi avec moi, il en va toujours et partout autrement qu'avec les autres, et à vrai dire, même si je le sais peut-être, il est plus simple que je croie ne pas le savoir. Cela m'épargnerait beaucoup d'explications. Mais il est visiblement impossible d'échapper aux explications, nous passons notre temps à expliquer et à nous expliquer ; la vie, cet inextricable complexe de présences et de sensations, exige de nous des explications, notre environnement des explications et pour finir, nous exigeons des explications de nous-mêmes, jusqu'à ce que nous nous réussissions à tout anéantir autour de nous, y compris nous-mêmes, c'est ça dire à nous expliquer à mort -expliquai-je au philosophe, avec sur mes lèvres ce besoin dégoûtant mais irrésistible de parler, quand je n'ai rien à dire, et qui est de même nature, je le crains, que mon habitude de donner des pourboires généreux aux garçons de café, aux chauffeurs de taxis ou aux personnes semi-officielles quand je veux les soudoyer, etc..., et aussi que ma politesse exagérée, exagérée jusqu'à l'abnégation, comme si j'implorais sans cesse qu'on me laisse exister, mener cette existence. Mon Dieu ? J'étais tout simplement parti faire une promenade en forêt – tant pis si ce n'était qu'une minable chênaie- pour prendre l'air- tant pis si cet air était quelque peu vicié- pour m'aérer la tête, comme on dit, parce que cela sonne bien si on ne considère pas le sens des mots, parce que si on le considère, alors n'est-ce pas, ces mots n'ont aucun sens, tout comme ma tête n'a pas besoin d'être aérée, au contraire, je suis très sensible aux courants d'air ; c'est ici que je passe-que je passais- mon temps provisoirement (et maintenant, je ne vais pas développer les possibilités qu'offrent ce mot), au cœur de ces collines de Hongrie, dans une maison, appelons la maison de repos, bien qu'on puisse y travailler(il est vrai que je

travaille tout le temps, et je ne le fais pas seulement pour assurer ma subsistance, car si je ne travaillais pas, *j'existerai*, et si j'existais, je ne sais pas à quoi cela m'obligerait, alors il vaut mieux que je ne le sache pas, bien que mes cellules et mes entrailles s'en doutent, puisque c'est pour cela que je travaille sans relâche : tant que je travaille, je suis, si je ne travaillais pas, qui sait si je serais, alors que cela, je le prends au sérieux, et je dois le prendre au sérieux, parce que c'est là que se trouvent les interdépendances les plus sérieuses entre ma subsistance et mon travail, c'est évident), dans une maison, donc, où j'avais gagné le droit de séjourner en l'honorable compagnie d'intellectuels du même tonneau que je ne peux pas éviter même si je me tapis sans bruit dans ma chambre -où seul le cliquetis de ma machine à écrire trahit le secret de ma cachette-, j'ai beau me faufiler sur la pointe des pieds dans les couloirs, il faut bien manger, et alors mes compagnons de table me cernent de leur présence impitoyable, il faut bien aussi se promener, et alors voilà je rencontre, au beau milieu de la forêt, lourdaud et déplacé, avec sa casquette à visière, beige et brune à carreaux, son raglan flottant, ses minuscules yeux blafards, son grand visage semblable à une pâte souple, pétrie, et déjà levée-M. Oblath, le philosophe. Il exerce ce métier dans le civil, c'est écrit en toutes lettres sur sa carte d'identité, c'est à dire que M. Oblath est un philosophe au même titre qu'Emmanuel Kant, Baruch Spinoza ou Héraclite d'Éphèse, exactement comme moi, je suis écrivain, traducteur, et je ne savais pas me ridiculiser en me réclamant des géants qui furent de véritables écrivains et -parfois- de véritables traducteurs, parce que je suis suffisamment ridicule sans cela, avec mon métier, et parce que pour certains-surtout pour les institutions, à mais aussi à mes propres yeux, pour des raisons certes différentes-le travail de traducteur peut donner à mes activités une apparence d'objectivité et de légitimité. »

« Non ! » cria, hurla en moi quelque chose, immédiatement, tout de suite, lorsque ma femme (qui ne l'est d'ailleurs plus depuis longtemps) orienta la conversation vers lui-vers toi- et mon cri a mis de longues années à s'apaiser, oui, pour ne laisser qu'un mal de vivre mélancolique, comme la furie d'Odin au cours du fameux adieu, jusqu'à ce que, émergeant des brumes du son mourant des instruments à cordes, lentement et malicieusement, comme une maladie latente, une question, c'est toi, ou pour être plus précis, c'est moi remis en question à travers toi, ou peut-être plus précis (et là M. Oblath était en gros d'accord avec moi) : mon existence considérée comme la possibilité de ton être, c'est à dire que je suis un assassin si on veut pousser la précision jusqu'au bout, jusqu'à l'absurde, et c'est possible avec un minimum de masochisme, puisque, Dieu merci, il est trop tard, il sera toujours trop tard, tu n'es pas là, alors que moi, je sens en parfaite sécurité, puisqu'en disant non, j'ai tout détruit[...] Le penseur était d'humeur songeuse en venant vers moi, je l'ai vu tout de suite à sa tête légèrement penchée sur le côté, coiffé d'une casquette à visière canaille comme un bandit de grand chemin farceur qui se demande s'il doit me tuer ou m'échangé contre une rançon ? »

1. Imre Kertész. *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*. Actes Sud 1995

La suite... vous la trouverez chez votre libraire...